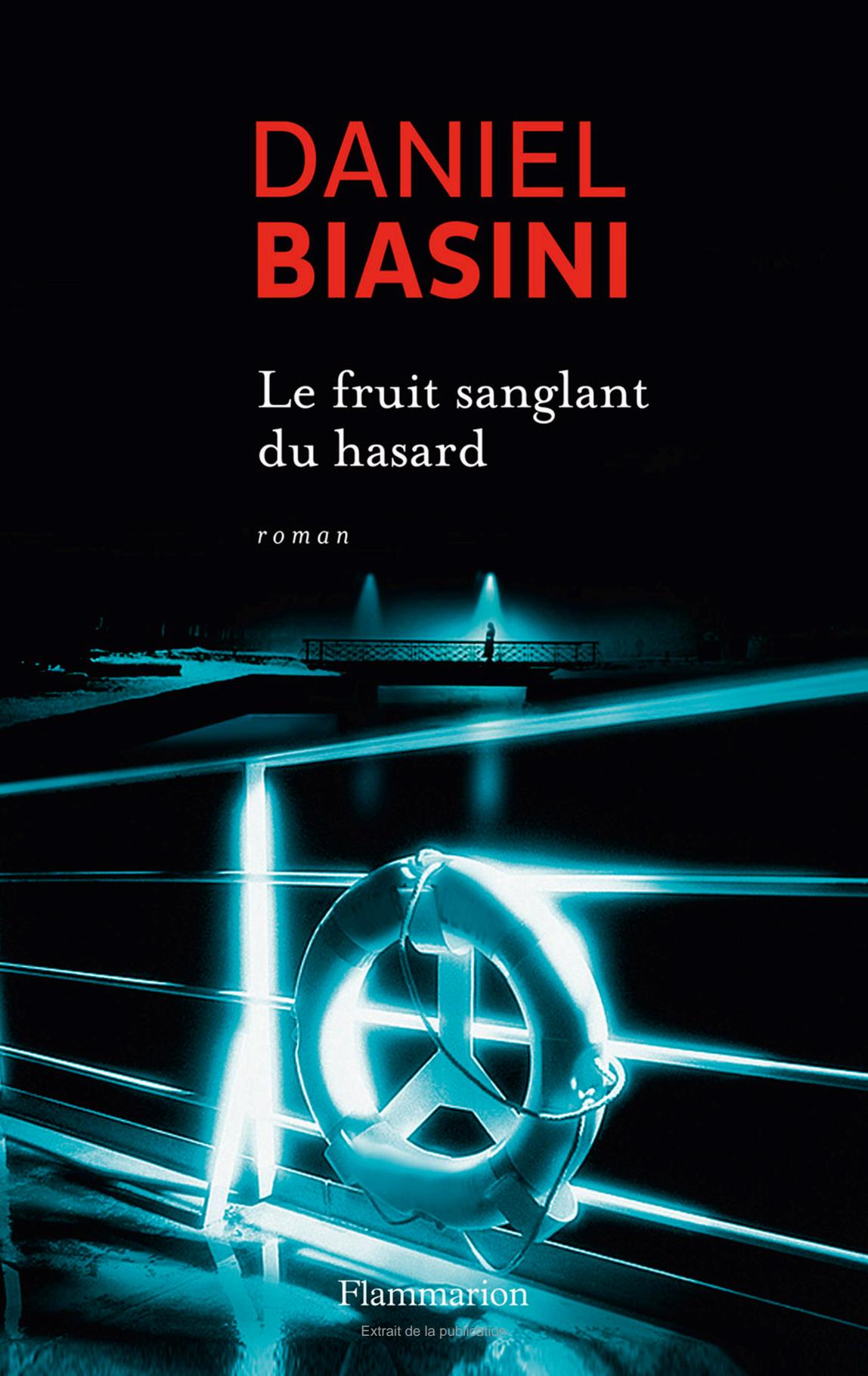


DANIEL BIASINI

Le fruit sanglant du hasard

roman

A photograph of a lifebuoy on a ship's railing at night. The scene is illuminated by a strong blue light, creating a dramatic and somewhat somber atmosphere. The lifebuoy is the central focus, with its white color contrasting against the dark background. The railing and the ship's structure are visible in the foreground and background, all bathed in the same blue light. In the distance, a person can be seen standing on a higher level of the ship, also illuminated by the blue light. The overall mood is mysterious and evocative.

Flammarion

Extrait de la publication

DANIEL BIASINI

Le fruit sanglant du hasard

Comment réussissaient-ils, les autres, à rester en paix avec eux-mêmes? Les Charles, Roberto, Max? Comment se débrouillaient-ils avec leur argent, leur épouse, leurs maîtresses? Savaient-ils encore que c'était grâce à lui s'ils nageaient dans le bonheur? Ces crapules avaient tout oublié! Comme on oublie plus facilement la main tendue à celle qui vous gifle. Bien sûr, admettait-il, lui aussi en était une, de crapule. À cette différence, fondamentale à ses yeux, que sa crapulerie s'accomplissait avec la conviction du travail bien fait, sans gloire ni mérite. Les autres en tiraient profit avec une désinvolture qui frisait l'insolence.

C'est ainsi qu'un matin d'avril, Victor Anatoly décide de faire une bonne blague à ses amis. Oh, rien de vraiment cruel. Juste un tour de passe-passe destiné à brouiller les cartes, à modifier leur vision des choses, à planter l'effroi comme un tison au cœur de leur moelleuse existence. Mais pour ce faire, il a besoin de son fils. Et celui-ci, bien au-delà de ses espérances, va l'aider à accomplir sa démoniaque entreprise...

Après avoir écrit l'histoire d'Un mauvais fils de Claude Sautet et collaboré au scénario, Daniel Biasini signe avec Le fruit sanglant du hasard un polar original et rythmé, récit d'une descente aux enfers dans le milieu du trafic de diamants.

Flammarion

Extrait de la publication

Le fruit sanglant du hasard

Daniel Biasini

Le fruit sanglant du hasard

roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2366-7

Première partie

Chapitre un

Matin du 23 septembre 1995

Par un radieux matin de fin d'été, rue de Tournon, dans le 6^e arrondissement de Paris, Ruth, comme chaque jour, leva le rideau de fer de sa petite bijouterie horlogerie, l'esprit encombré de gros soucis. Les factures, les impayés, les rappels d'impôts, les lettres de créances de la banque refusant tout crédit, et les menaces d'huissiers s'amoncelaient comme autant de nuages noirs précédant la tourmente. Au désespoir de Joseph son mari qui, jour après jour, se tuait à la tâche, ruinait le peu de vue qui lui restait en réparant des montres sans valeur, et avait même accepté de jouer l'homme-sandwich, place de l'Opéra, pour une chaîne de restaurants. À cette seule pensée, la honte montait aux joues de Ruth, et c'est en frôlant les murs, à la tombée de la nuit, qu'elle allait dorénavant faire ses courses de peur de croiser quelqu'un. Elle ne savait plus où donner de la tête, ni vers qui se tourner pour obtenir de l'argent. Vendre la boutique ? Ils y songeaient. Mais qui aurait voulu d'une échoppe de soixante mètres carrés, même surmontée d'un étage et de combles aménagés, où tout était à repeindre ? De surcroît coincée au fond d'une rue sans boutique ni passage, et qui ressemblait plus à une mercerie qu'à un commerce de bijoux. La somme qu'ils en tireraient ne serait

Le fruit sanglant du hasard

qu'une goutte d'eau dans l'océan de mélasse sur lequel ils dériveraient.

Par un geste malencontreux, la manivelle lui échappa et le mécanisme se bloqua dans un bruit mat. Ruth poussa un juron en essayant vainement, d'un coup d'épaule, de redresser le store, quand une voix derrière elle l'interpella d'un timbre impérieux :

— Vous permettez ?

Un homme élégamment drapé dans un long manteau noir attrapa alors le rideau métallique par la serrure et, d'un geste ferme et volontaire, le remonta d'un coup jusqu'en haut. Comme s'il avait fait cela toute sa vie.

Ruth n'eut le temps ni de le remercier ni de voir son visage que, déjà, il entra dans la boutique. Le carillon de la porte n'avait pas surpris Joseph occupé à réparer une breloque, une loupe rivée dans l'œil. À peine maugréa-t-il un bonjour, que Ruth emboîtait le pas de l'homme en noir. De dos, sa carrure impressionnait. Elle remarqua son allure râblée, sa nuque épaisse, ses cheveux noirs taillés au cordeau autour des oreilles, et ses chaussures cirées. En lui, elle ne sut départager de cet air débonnaire la douceur de l'autorité et lui donna dans les trente, trente-cinq ans.

Les mains dans les poches de son manteau, il considérait distraitement les étagères où étaient alignés bracelets, petites chaînes en or avec leurs croix de première communion, gourmettes en argent qui ne se portaient plus, et médaillons aux multiples couleurs. Puis son attention se porta sur la vitrine, où trônaient des bijoux ciselés. Symboles du talent de Joseph qui, récupérant un éclat de pierre par-ci, un morceau d'or par-là, confectionnait des broches de sa création que Ruth disposait ensuite avec amour sur la devanture, comme des santons dans une crèche de Noël.

Elle se demandait ce que cet homme élégant venait chercher dans sa boutique à l'heure de l'ouverture. Quand fina-

Le fruit sanglant du hasard

lement leurs regards se croisèrent, il sourit aimablement et s'approcha du comptoir en se raclant la gorge. Joseph releva la tête et fronça le sourcil.

— Oui ?

— Combien ?

— Les broches sont à deux cents, les gourmettes à cent, et...

— Non. Je veux dire l'ensemble. Le local. Le pas-de-porte. Et tout ce qui va avec !

— Qui vous dit que c'est à vendre ? intervint Ruth, sur la défensive.

— Une intuition...

Il y avait de la gentillesse dans la voix de l'inconnu.

— Ruth, tu veux nous laisser un moment, je te prie ?

À regret, Ruth monta au premier étage, dans leur petit appartement qu'ils occupaient au-dessus du commerce. Elle laissa la porte entrouverte afin d'entendre la conversation.

— Je me présente. Victor Anatoly Darel.

— Moi, c'est Joseph.

— Très bien, Joseph. Pouvons-nous aller prendre un café ?

— Si vous y tenez... À côté, ça vous va ?

— Parfait. Je vous suis.

*

Ruth entendit le carillon et la porte se refermer. Depuis lors, son regard ne quitta plus la grosse horloge du salon. Elle attendit près d'une heure avant que Joseph revînt et le trouva affalé sur une chaise, la tête entre les mains, les yeux embués de larmes.

— Que t'arrive-t-il ? s'inquiéta-t-elle. Jamais je n'aurais dû te laisser seul !

— Ce type est complètement fondu, Ruth ! Fondu comme de l'or en barre ! s'exclama-t-il enfin, totalement retourné.

— Les chaussures cirées et les yeux azur ne font pas tout ! se désola-t-elle.

Le fruit sanglant du hasard

Le regard de Joseph avait des difficultés à se fixer, comme s'il cherchait quelque chose dans la pièce. Ses bras tremblaient, et sa voix atteignait des aigus surprenants.

— Il veut tout acheter ! La boutique, les murs, nous, et tout ce qui va avec, comme il a dit ! Un fondu, crois-moi sur parole !

— Que lui as-tu répondu ?

— Que j'étais d'accord ! répondit Joseph dans la foulée.

Il accompagnait triomphalement le geste à la parole en tapant du poing sur la table. Pas peu fier, semblait-il, d'avoir mené la transaction à bien.

Ruth en eut le souffle coupé. Son mari à présent s'était levé et arpentait la boutique de long en large comme pour évacuer un trop-plein d'énergie. Elle le regardait, effarée, balançant entre apitoiement et rage. Et s'énerva :

— Comment ça, Joseph ? Sans m'en parler, sans que nous en discussions ? Le fou n'est pas celui qu'on croit, ma parole !

— Rassure-toi ! Pour les murs, j'ai dit non. C'est l'héritage de Sarah, on n'y touche pas.

— J'espère que tu n'as rien signé ? Promets-le-moi, Joseph !

— Non, nous signons demain matin, chez son notaire.

— Demain ? Je rêve !

— Mais non, ma bonne Ruth. Tu ne rêves pas !

— Enfin, nous ne le connaissons que depuis une heure ! Un étranger sans la moindre référence ! Qui te dit qu'il n'essaie pas de nous embobiner ? Pire, de nous escroquer ? Prenons le temps de nous renseigner à son sujet. Je ne sais pas, voir le rabbin !

— La synagogue, on n'y met jamais les pieds. Un banquier !

— Et alors ?

— Tu voulais des références !

— Dis-moi donc ce qu'un banquier vient faire dans notre bijouterie. Il veut l'acheter pour quelqu'un d'autre ?

Le fruit sanglant du hasard

— Non, c'est pour lui. Pour lui seul. Les papiers seront à son nom.

— Et comment est-il arrivé là, comment connaissait-il notre existence ?

— Le hasard ! suggéra-t-il, un rien grandiloquent.

Ruth se mit à son tour à arpenter la boutique en soliloquant.

— Il a dû se renseigner sur nos comptes et savoir que nous étions pris à la gorge. Un prédateur, ni plus ni moins. Et nous, dans tout ça ? Tu penses un peu à nous ? Je t'en prie, Joseph, recouvre tes esprits avant que j'appelle un médecin !

— Je te l'ai déjà dit, il nous garde ! Ce sera écrit noir sur blanc. Demain matin. J'en ai tiré un prix inespéré !

— Et pourquoi cette générosité providentielle ?

— Tu ne veux donc rien entendre ! s'irrita Joseph, avant de la prendre dans ses bras pour la reconforter. C'est un passionné de pierres ! Un hobby, son violon d'Ingres. Comme d'autres collectionnent les trains électriques ou font du planeur. Posséder une bijouterie, un rêve d'enfant qu'il réalise enfin.

— J'ai du mal à te croire...

— Tu es une vraie tête de mule ! C'est une proposition qui ne se refuse pas.

— Et l'homme, qu'en est-il, comment l'as-tu senti ? Quelle impression t'a-t-il faite ?

— Il vient de perdre sa femme et a besoin de s'occuper l'esprit, expliqua Joseph dans un sourire identique à celui qu'elle lui avait connu à sa demande en mariage. Un sourire de benêt.

Elle était perdue, effondrée. Ne sachant plus si elle devait suivre son mari et sa folie de croire aux promesses des hommes, ou se maintenir sur ses gardes, au risque de rester agrippée à ses angoisses de se retrouver à la rue. Mue par une force invisible, elle se précipita dehors et fixa le ciel. Elle le trouva transparent comme les Saintes Écritures. Depuis

Le fruit sanglant du hasard

bien longtemps, ses pensées n'allaient plus vers Dieu. Mais cette seconde où son monde basculait fit renaître en elle la bienveillance du Tout-Puissant pour les oubliés de la vie, ceux qui par sa faute n'ont pas la chance d'être bien né et la portent comme un fardeau. Il se rattrapait. Enfin !

Chaque année, en ce jour béni du 23 septembre, ses pensées iraient vers Victor et sa bienveillance. Et il en serait ainsi jusqu'à sa mort, se dit-elle.

Sur un point, Ruth ne se trompait pas. Victor s'était effectivement renseigné sur la bijouterie. Un coup de fil à un de ses clients comptable avait suffi pour connaître le chiffre d'affaires, au cours des cinq dernières années, de la petite enseigne de M. et Mme Joseph Mankiewicz, sise rue de Tournon. Il en avait souri. La proie serait facile à croquer. Mieux qu'un fruit mûr. Il ne tenait pas pour autant à profiter des circonstances et paierait le prix demandé, plus le bonus indispensable afin que l'affaire se traite dans le meilleur délai. Victor avait également appris que Joseph passait pour être un excellent horloger, un fin connaisseur de pierres et, s'il avait voulu, un joaillier talentueux. Malheureusement, ce talent, cette tête de mule l'avait ruiné en refusant, par amour-propre, pendant les périodes difficiles de son commerce, que la communauté des siens lui vînt en aide. C'était un franc-tireur. Un idéaliste. Un électron libre, incapable de se plier aux règles de la vie en société. Mais un honnête homme, et son épouse, une brave femme.

Ruth ne pouvait croire que c'était le hasard qui avait conduit Victor à leur boutique. Or, deux mois plus tôt, un dimanche après-midi, revenant de chez des amis, Fiona et Victor Anatoly avaient préféré marcher pour rejoindre le boulevard. En passant par la rue de Tournon, ils raccourciraient le trajet. Ils étaient alors tombés sur cette boutique d'un autre âge, et Fiona avait longuement admiré les broches en vitrine. Victor s'était promis de revenir pour lui en acheter

Le fruit sanglant du hasard

une. Puis il avait oublié. La mort de sa femme Fiona avait changé la donne.

*

Lors de la signature des actes, Joseph suggéra à demi-mot que la boutique méritait un bon coup de peinture, un agencement plus moderne, et un nouveau coffre-fort, ainsi que l'installation d'un système d'alarme adéquat. Victor donna son accord pour la plupart des projets, mais pas question de bouleverser les habitudes du quartier, ni de toucher à la devanture. Inchangée depuis la fin de la guerre, elle arborait au fronton, en lettres d'or sur fond noir, tous les services que le nouveau propriétaire souhaitait qu'on proposât :

*Bijouterie Horlogerie
Vente Achat Réparation
Discrétion assurée*

Victor interdit à ses amis de venir le voir. Mais chacun apprécia à sa juste valeur son génie des affaires.

Au cours du premier semestre de cette fructueuse année, à raison de deux ou trois heures par jour, le vieux Joseph initia Victor aux rudiments du métier. Il lui prêta des ouvrages sur l'histoire des gemmes. Il lui raconta que les pierres précieuses étaient « les filles du temps », et qu'elles avaient le même âge que les montagnes dans lesquelles elles s'étaient formées. À ses yeux, seules quatre d'entre elles pouvaient vraiment prétendre au rang de précieuses : le saphir, le rubis, l'émeraude et le diamant. Les premiers à les « faire parler » avaient été les Grecs et les Romains, qui les associaient aux puissances cosmogoniques. Le diamant au soleil, l'émeraude à la lune, le rubis à Mars et le saphir à Jupiter.

Le fruit sanglant du hasard

Le nom de saphir venait de l'hébreu et signifiait « objet de beauté ». On parle de saphirs du Cachemire, mais les birmans étaient les plus beaux, d'un bleu profond, presque noir. Les Persans croyaient que la terre avait pour socle un saphir géant dont la couleur se reflétait dans le ciel. Le rubis était une pierre très dure, plus rare que le diamant. D'un rouge vif, nuancé de pourpre et de rose. Le plus prisé était le « sang de pigeons », à la superbe couleur cramoisie. Autrefois, on en frottait un contre soi pour recouvrer jeunesse et vitalité. L'émeraude, quant à elle, un silicate naturel d'aluminium et de béryllium au ton vitreux, servait à Néron de verre grossissant pour suivre les jeux du cirque ! Elle passait pour favoriser les entreprises de l'amour. On la surnommait la « pierre de chasteté », car elle se brisait quand son possesseur commettait un acte contraire aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi elle ornait la tiare des papes...

Joseph, intarissable, se montrait ravi de l'attention croissante que portait Victor à ses leçons.

Un soir où il évoqua le diamant, l'attention de ce dernier se haussa d'un cran. Le nom de la plus célèbre des pierres était issu du grec *damas*, « indomptable » et d'*adamawas* : « inflexible, inébranlable, invincible ». Du carbone pur cristallisé dont la composition était la plus simple, les autres étant des amalgames. Il existait depuis des centaines de millions d'années. Le plus gros diamant du monde, de trois mille cent six carats, portait le nom de Thomas Cullmann, propriétaire de la mine où il avait été découvert, près de Pretoria, avant d'être fractionné en neuf pierres et quatre-vingt-seize diamants. Le Cullmann I, de cinq cent trente carats, appartenait à la Couronne britannique !

Joseph réclama un verre d'eau. Son savoir, il l'insufflait d'un souffle, les joues en feu d'avoir trop parlé de ce qui était sa vie. Enfin, de ce qu'elle aurait dû être s'il avait accepté

les compromissions, ajoutait-il, un brin fataliste. Combien d'offres avait-il refusé pour rester maître chez lui ?

Pourquoi donc alors avoir consenti celle de Victor ? En devenant son employé, il perdait sa liberté. De la même façon, n'avait-il pas accepté d'aliéner sa chère solitude, si propice à son art, pour l'amour de Ruth, qui l'avait élu malgré son physique ingrat, et lui avait fait l'offrande, en dépit de son âge, cinquante-quatre ans pour être précis, d'une délicieuse enfant ? Ce don du ciel méritait bien quelques sacrifices. Et puis, rencontrer un amoureux des pierres tel que Victor lui donnait du baume au cœur. Il demandait s'il ne l'ennuyait pas, proposait de faire une pause si ses explications devenaient confuses. L'initiation requérait du temps.

— En aurez-vous assez ?

Victor avait acquiescé d'un sourire. Du temps, il en avait à revendre. Directeur financier à la *North Bank*, il avait réduit ses fonctions – et donc son salaire – de moitié, sollicité et obtenu de ses supérieurs, après moult négociations, de n'occuper son poste que le matin.

Devant l'intérêt prononcé de Victor pour le diamant, Joseph orienta son enseignement sur ladite pierre. Le sujet était vaste et demandait de l'attention, car il était multiple. De la géologie à la prospection, de l'exploitation au traitement du minerai, à la récupération du diamant, au tri du brut, les étapes de la taille, son commerce, le certificat du processus de Kimberley, où les acheter, les vendre. De tout cela, il fallait traiter si l'on s'y intéressait.

Victor applaudissait devant tant de science, et observa un silence religieux quand Joseph aborda l'évaluation, selon le poids, la pureté, et la taille du diamant. Une simple loupe, qu'il avait toujours sur lui, permettait de repérer instantanément les différents degrés d'inclusions, les nuances, et les couleurs. Tout partait de l'œil et la lumière. Mais si les théories haranguées étaient d'une précision sans faille, la pratique, elle,

Le fruit sanglant du hasard

faisait cruellement défaut. Des pierres, précieuse ou pas, il en circulait peu rue de Tournon. Malgré tout, Joseph réussit à s'en faire prêter quelques-unes. Et Victor, peu à peu, sous les conseils avisés de son employé et mentor, parvint à aiguiser son œil aux détails, aux impuretés et à la palette nuancé des teintes. Fasciné, il auscultait le diamant comme une matière vivante.

Au fil des semaines d'enseignement intensif, une connivence s'établit entre les deux hommes. Elle se scella un dimanche, unique jour de fermeture, quand Victor, accompagné de son fils Tommy, rendit une visite impromptue à son bon Joseph. Il apportait des fleurs et une jolie poupée pour Sarah. Ruth se fit un plaisir de servir du thé et des sablés qui lui rappelaient son enfance et dont il raffola.

Au moment de partir, il voulut s'entretenir avec Joseph, seul à seul. Juste quelques minutes. Sarah pouvait-elle tenir compagnie à Tommy ? Ils s'entendaient si bien.

Joseph le rejoignit dans son bureau. Sur la table, Victor avait disposé une bouteille de cognac, deux verres et un mouchoir blanc qu'il déplia soigneusement. Une dizaine de diamants de différentes tailles, dont la moitié était bruts, roulèrent alors sur le bureau en un clapotis rappelant l'eau du ruisseau. Il déboucha la bouteille et remplit les verres pendant que Joseph calait sa loupe dans son œil droit.

— Fine Champagne 1947. Deux clients de ma banque connaissent passagèrement des revers boursiers. Ils souhaitent rapidement équilibrer leurs comptes en mettant ces diamants en garantie. Dites-moi ce que vous en pensez.

Joseph examina d'abord les taillés. À raison de deux à trois minutes par pierre, son inspection dura un bon quart d'heure. La réflexion qu'il en tirait l'amenait à émettre de petits bruits de succion avec sa langue qui traduisait son embarras.

— Un problème ? s'enquit Victor.

— Elles sont bizarres, ces pierres...

— Mais encore ?

Le fruit sanglant du hasard

— Les tailles sont grossières, rudimentaires. On les croirait sorties droit de la mine. Ou passées dans des mains peu scrupuleuses, si vous voyez ce que je veux dire. Dommage ! On pourrait les rendre plus attrayantes. Vos clients n'y connaissent rien. À mon avis, elles doivent venir d'Afrique du Sud, et avoir transité par je ne sais où.

Tandis que Victor réfléchissait à cette réponse sibylline, Joseph passa à l'examen des brutes. Cela prit plus de temps que les taillées tant il les retournait dans tous les sens. Victor, impatient, lui tendit alors son verre, que Joseph vida d'un trait.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Une estimation !

— Difficile à dire, s'excusa-t-il, fronçant le sourcil. De toute évidence, de très belles pierres. Jamais je n'en ai vu de pareilles. À part deux ou trois où j'ai cru apercevoir de sérieuses imperfections. Mais, corrigées, elles vaudraient le double. Au prix du cours, je ne dirais pas moins de un million pour les taillées. Les brutes, je ne sais pas trop. Tout dépend de qui se chargera du travail. Mais après meulage, au bas mot, dans les deux à trois millions...

— Et en admettant qu'un jour ou l'autre, mes clients souhaitent s'en débarrasser. Afin d'éponger leurs dettes ou que la banque les oblige à s'en séparer...

— Anvers ! asséna Joseph. Ils doivent passer par Anvers et un courtier.

Victor hochâ mécaniquement la tête. Puis, il détourna volontairement son regard de lui pour le plonger dans la rue, d'un ton aussi innocent qu'il put.

— Vous connaissez quelqu'un ?

— Un cousin.

— Merci, Joseph, merci beaucoup.

Et Victor repartit avec Tommy.

Chapitre deux

Au cours des seize années qui suivirent l'acquisition de la bijouterie, Victor adopta délibérément des habitudes de chef de gare. Une vie calée sur les aiguilles de l'horloge. Levé 7 heures. Un café à la main, il parcourait les journaux en s'arrêtant ostensiblement aux faits divers relatant les attaques de banques, braquages, et cambriolages en tous genres. Curieusement, ses yeux s'éclaircissaient alors d'une luminosité empreinte de crainte et d'envie. Il passait ensuite un long moment dans la salle de bains et choisissait avec soin le costume qu'il porterait. Le raffinement dans l'habillement et les manières allait de pair avec son comportement : être mesuré dans ses paroles, et tempérer ses émotions vis-à-vis des autres, afin d'entretenir avec eux des relations harmonieuses.

En sortant de chez lui, il saluait ses voisins d'un geste de la main, appelait les commerçants du quartier par leur prénom, mais se gardait bien de tout contact rapproché. La seule invitation à laquelle il répondait provenait de son marchand de vin quand ce dernier lui proposait de déguster quelques grands crus. Aux yeux de son entourage, il était un homme respectable et respecté, aimable et distant, toujours tiré à quatre épingles, avec ses costumes taillés sur mesure et son port altier.

Neuf heures, il se rendait à la North Bank. Demandait le suivi des comptes de la dizaine de clients dont il gérait le

Le fruit sanglant du hasard

portefeuille. Téléphonait ensuite à ses informateurs sur les places financières de Londres, Francfort, New York, Singapour, Shanghai et Tokyo. Et terminait par un tour de table avec les traders de la maison pour donner ses ordres. Par principe, il déclinait toute invitation en dehors du bureau.

À 13 heures, il déjeunait seul dans une brasserie, à égale distance entre la bijouterie et son domicile, et où il avait désormais sa table réservée dans l'arrière-salle. Durant tout le repas, il y lisait les journaux devant un sérieux de bière et n'en décollait pas. Habitué à son silence et pleins de gratitude eu égard à ses généreux pourboires, les serveurs veillaient à ce qu'on ne le dérange pas. Bien qu'il aimât s'informer, il s'agaçait du monde d'aujourd'hui. Il se prenait à rêver d'un « Héraclès » nettoyant les écuries d'Augias. Nettoyer, nettoyer toute cette crasse, répétait-il à l'envie, envoyer ces crapules une bonne fois pour toutes à la retraite, et les plus récalcitrants en enfer. La répétition du propos avait fait germer dans sa tête, comme de l'eau dans la terre, la première pousse de l'idée qu'il était peut-être temps de faire de même dans sa vie. Cette pensée le séduisait. Faire place nette afin de repartir du bon pied et prendre une retraite méritée, quoi qu'il fût un peu tôt pour y songer. Mais au fil des années, la pousse avait pris racine...

Ensuite, suivant la météo du jour, il allait flâner dans les musées et les galeries d'art, ou sur les quais de la Seine pour discuter avec les bouquinistes. Il prisait les ventes aux enchères, à la naissance du boulevard Saint-Michel. Juste pour voir, se distraire, passer le temps en dehors du temps. Quand l'envie le prenait – mais elle était rare – il s'octroyait un hammam suivi d'un massage, afin de relaxer sa carcasse et lui rappeler qu'il vivait aussi de chair et de sang.

Une fois par semaine, il se rendait à l'église Saint-Sulpice. Non qu'il eût la foi, ni qu'il fût attaché à la prière, au recueillement ou à une quelconque divinité. Il ne croyait en rien. Une vie facile de ce côté-là. Son agnosticisme le laissait

Le fruit sanglant du hasard

libre de s'accorder des écarts de pensée barbares dont il s'effrayait après coup. Mais avec quel bonheur il traversait ces moments d'égarement, pour ne pas dire d'extase. Car ses plus intenses cogitations, ses plus pertinentes élucubrations, c'est dans cette église qu'elles prenaient forme. Il y venait surtout parce qu'entre ces murs, le souvenir de son épouse Fiona lui paraissait plus limpide. Il accédait là à un tel degré de clairvoyance et de béatitude que les larmes lui venaient.

Chaque fois qu'il s'asseyait sur son banc, en face de la sacristie, tout près de l'autel, il se reprochait les soupçons qu'il avait cultivés avant sa mort tragique. Quel autre sentiment pouvait bien l'avoir poussé à la suivre, un jour d'été, sinon la jalousie ? Elle lui mentait, il en était convaincu, avec ses prétendus rendez-vous chez les architectes et les décorateurs chargés de restaurer leur appartement de la rue de Verneuil. Il l'avait suivie, la tête et le cœur emplis de violence, sans trop savoir où le menaient ses pas. Il avait songé à la frapper sur le billot de ses mensonges, avec autant de force que son cœur cognait à la poitrine. Chemin faisant, il se sentait pareil à un condamné marchant vers le supplice. Mais alors, d'une démarche légère, sans se retourner, elle était entrée dans l'église. Il l'avait suivie en frôlant les murs quand elle avait allumé un cierge, l'avait déposé devant la croix, s'était agenouillée. À tout instant, il s'était attendu à ce qu'un homme surgît. Il s'était approché furtivement, la tête basse, tel un voleur d'âme. Elle priait à voix haute. Elle parlait d'eux, de lui, de Tommy, elle disait combien elle les aimait, les chérissait du plus profond de son cœur, le remerciait, lui, de l'avoir épousée, choyée, et de tant d'autres attentions qu'il s'était effondré en larmes. Des larmes de honte et de joie. D'avoir été cet être abject qui l'avait soupçonnée, l'espace d'une seconde, la lui faisait aimer pour l'éternité.

Elle avait été victime d'un banal accident de circulation. « Renversée par un chauffard », avaient déclaré les gendarmes.

Le fruit sanglant du hasard

Ces ignorants, se bornant aux constatations d'usage, sans lancer la moindre enquête. Là-dessus aussi, il tenait à s'expliquer.

Sur les coups de 16 heures, il franchissait la porte de la bijouterie, saluait Joseph, Ruth et Sarah, et se mettait au travail.

Ce qui devenait mois après mois, année après année, une véritable passion n'excluait pas le sérieux. Deux fois l'an, il se rendait à la bourse du diamant d'Anvers, contrôler les cotations. À Paris, son sens du commerce se doublait d'un bon contact avec les clients, dont il devinait à coup sûr les raisons qui les poussaient à franchir le seuil de sa « boutique ». Son extrême discrétion faisait de lui un prêteur sur gage apprécié. Au fur et à mesure, sa réputation dépassait largement le quartier. Une clientèle hétéroclite se pressait, composée à l'essentiel de petites gens cherchant à boucler des fins de mois difficiles, d'épouses bafouées se présentant sous un nom d'emprunt, de maîtresses assermentées arrivant la tête haute et repartant profil bas, furieuses de s'être fait flouer.

Joseph ne manquait pas de rappeler que ces activités débordaient du cadre légal défini par la loi. De jouer les entremetteurs des faillites humaines risquait de leur attirer des ennuis. À quoi Victor répondait de manière invariable :

— Quel mal y a-t-il à rendre service et à atténuer le malheur ? Tu sais aussi bien que moi que nous ne prenons aucune commission sur ces transactions. Ou si peu...

— Justement ! Pas assez. Cela nous permettrait d'équilibrer nos comptes.

— Certains clients nous en font assez gagner !

Leur relation n'en était pas moins empreinte de chaleur, et même d'amitié. Victor ne manquait jamais de s'enquérir de la santé du couple, et il avait des attentions touchantes envers Sarah, qui grandissait au même rythme que Tommy. Le père emmenait souvent son fils à la bijouterie et, au fil du temps, les deux enfants étaient devenus comme frère et sœur.

Le fruit sanglant du hasard

Chaque soir, à 20 heures tapantes, Victor s'installait avec son fils pour dîner dans la salle à manger. Mais depuis le départ de celui-ci, deux ans déjà, il avait troqué sa place à table pour un plateau-repas devant la télévision. Il regardait distraitemment les programmes, se couchait tôt mais s'endormait de plus en plus tardivement. Une lancinante question taraudait son esprit et revenait en boucle : « Cette vie devait-elle continuer sans un jour ou l'autre en changer les règles ? » Ces derniers mois de ruminations l'avaient à ce point chahuté qu'il s'était décidé à prendre des somnifères.

Traînaient les sempiternelles questions subsidiaires. Toujours les mêmes, évidemment, qui le mettaient d'autant plus en rage d'être sans réponse. *Comment réussissaient-ils, les autres, à rester en paix avec eux-mêmes ? Les Charles, Roberto, Max ? Comment se débrouillaient-ils avec leur argent, leurs épouses, leurs maîtresses, leur famille ? Savaient-ils encore que c'était grâce à lui s'ils nageaient dans le bien-être ? Ces crapules avaient tout oublié ! Comme on oublie plus facilement la main tendue à celle qui vous gifle !* Bien sûr, s'obligeait-il à admettre, lui aussi, en était une, de crapule. À cette différence, fondamentale à ses yeux, que sa crapulerie se réalisait avec la conviction du devoir accompli, sans gloire ni mérite. Les autres en tiraient profit avec une désinvolture qui frisait l'insolence.

Tout devenait trop normal en ce bas monde. Tout se banalisait, s'enchevêtrait sans qu'on puisse distinguer le bien du mal. Tout devenait acceptable. Or rien ne l'était !

Chapitre trois

Mardi 12 avril 2011

Aux premières lueurs de l'aube de ce mardi 12 avril, après toutes ces années à se poser les mêmes questions, Victor arrêta sa décision. C'était aujourd'hui que tout se jouait ou finirait à jamais dans l'oubli.

Immobile, allongé sur son lit, en pyjama de soie bleu et blanc, la tête calée entre deux oreillers, il avait le regard fixe des hommes déterminés à considérer que ce jour ordinaire allait devenir, par sa seule volonté, une journée inoubliable. Certes, l'humanité n'en serait pas retournée. Mais le souvenir qu'en garderaient Roberto, Charles et Max les hanterait jusqu'à la fin de leur vie.

Oh, rien de vraiment cruel ! Juste une mauvaise farce. Un tour de passe-passe destiné à brouiller les cartes, à modifier leur vision des choses, à planter l'effroi comme un tison au cœur de leur moelleuse existence. Sur le papier et dans sa tête, tout semblait simple, facile à réaliser. Une banale histoire de mots à mettre dans le bon ordre. Il lui suffisait d'utiliser un talent d'orateur dont il se savait pourvu, et qu'il allait appliquer avec une perfidie que Machiavel n'eût pas reniée. « C'est dans l'adversité que les hommes se grandissent ! Le mérite mesuré à l'aune de l'épreuve ! La vraie valeur exposée à la tempête ! » calculait-il. Ensuite, seuls

compteraient les temps de réaction. Certains se montreraient vifs, d'autres plus tardifs à comprendre ce qui leur tombe sur la tête. Tout se jouerait en une poignée de secondes. Ces secondes qui peuvent vous sauver la vie ou vous la retirer.

À cette évocation, il ressentit un frisson mâtiné de peur et de plaisir. Il enfila sa robe de chambre et, dans la salle de bains, se répéta à voix basse : « Pas d'anticipation, Victor, pas de précipitation ! La vie a le don si particulier de nous contredire. La suffisance, un péché d'orgueil, contraire à l'intelligence ! »

Sa nervosité suintait, d'ailleurs. Tommy, son fils, était-il en âge de comprendre ? À l'aune de ses vingt-deux ans, pourrait-il entendre ce qu'il avait à lui révéler ? Aurait-il la capacité intellectuelle à faire la part des choses ? Voudrait-il pardonner ou bien se venger ? Fallait-il tout lui confier ou mentir par omission ? Dans tous les cas de figure, leur vie allait être bouleversée. Une séparation s'imposerait. Pendant combien de temps seraient-ils éloignés ? Il était trop tôt pour le dire, et ne pouvait pas encore se calculer.

L'amour que portait Victor à son fils allait bien au-delà de l'affection paternelle. Tommy était la résultante géométrique, le cinquième élément, la quintessence de ce que les hommes ont de meilleur et de plus méprisable.

Victor était fier de lui. Fier de cette liberté qu'il s'était octroyé sans faire la moindre compromission. Au sortir de l'adolescence, d'un baccalauréat et deux années de fac, il avait arrêté ses études pour embarquer comme matelot sur un navire marchand. Voir le monde. Drôle d'idée. Pas si folle. Depuis, il sillonnait les mers. Victor, lui, n'avait pas eu ce courage. Le confort, le manque de curiosité, la fainéantise que prodigue le fait d'être bien né, d'un héritage qu'il ne réclamait pas, mais qu'il était sûr d'obtenir, avaient quelque peu amoindri ses ardeurs. Et puis et surtout il y avait ses

Le fruit sanglant du hasard

amis. L'amitié l'en avait empêché, dépossédé de ses désirs, de ses ambitions, de ses rêves...

*

Les cloches de l'église Saint-Germain sonnaient à toute volée quand il sortit de la salle de bains. Parfumé aux essences de girofle, peigné en arrière avec un soupçon de gel, vêtu d'un costume en alpaga à fines rayures bleues sur fond gris, Victor cherchait une cravate adéquate en évitant le noir, couleur de deuil. Faire passer ce déjeuner pour un repas ordinaire, bien qu'il s'agît de commémorer l'anniversaire de la mort de Fiona, voilà tout ce qu'il souhaitait. Dans la cuisine, il pressa une orange, prépara un café, grilla des tartines et fit bouillir ses œufs comme chaque matin, tout en écoutant les informations.

Une guerre chassait l'autre, les grèves se renouvelaient au rythme des saisons, les passions poussaient les uns au crime, les autres au suicide. Bref, rien qui sortit l'humanité de ses habituelles turpitudes. Excepté cette nouvelle imaginaire qui lui traversa l'esprit, traduite ainsi par une dépêche de l'AFP : « Ce mardi 12 avril, trois hommes de race blanche se sont mis brutalement à brouter du gazon pour une raison inconnue. Transférés en urgence à l'hôpital de la Salpêtrière, ils sont examinés par l'éminent Professeur Merlin... »

Il éclata d'un rire joyeux et sombre où se mêlaient le goût du plaisir de la perfidie à la bonne blague qu'il allait leur jouer. Un rire cynique, jubilatoire, qui s'éternisa au-delà du raisonnable.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Quatre heures à tuer avant le déjeuner, et combien avant de serrer Tommy dans ses bras ? Son fils aimé, son fils chéri, de retour de Port Saïd, enfin là ! Ces heures, il allait les mettre à profit

Le fruit sanglant du hasard

pour préparer ce qu'il lui dirait. Enfin, peut-être. S'il osait.

*

La seule objection que tu pourrais me faire, Tommy, serait de souligner que j'aurais pu refuser, dire non, simplement...

« C'est une histoire de vacances. Enfin, officiellement. Les dernières en famille, minutieusement préparées. Nous avons quoi ? Dans les trente ans et toi six. Il y a exactement seize ans de cela. À la terrasse de la Closerie des Lilas, nous nous étions donné rendez-vous, Charles, Max, Roberto et moi pour mettre au point les derniers détails. Roberto, comme à son habitude, était arrivé en retard. Accompagné de ce fameux sourire et de cette assurance qui faisaient de lui, bien que chacun fût en droit de prétendre le contraire, le chef de notre bande. Ce qui le différenciait était sa façon chantante, et une force de persuasion sans pareil. On décelait dans ses yeux noisette toute la roublardise du monde. Avec ce tic, qu'il a toujours gardé, de se passer les mains dans les cheveux comme une caresse à sa propre personne.

« Jadis, adolescents, nous l'accompagnions dans ses projets les plus insensés, savourant à l'avance la réaction de nos parents, s'ils avaient su. Comment des fils de familles si respectables pouvaient-ils concevoir des actes aussi révoltants ? Peut-être nous sentions-nous trop propres. Peut-être fallait-il nous salir un peu. Encore que, arrivé à l'âge adulte, chacun s'était coulé dans le moule. Roberto s'était lancé dans la restauration, Charles dans l'immobilier, Max dans la vente de voitures de sport et moi-même dans une carrière de banquier.

« Jusqu'à ces dernières vacances. Honnêtement, je ne sais plus qui a eu l'idée géniale de fêter l'anniversaire de tes six ans aux Canaries. Nous n'aurions pu fournir meilleure explication à ta mère. Fiona était tout bonnement enchantée. Il n'y avait que

*À Jacky et Fred,
en souvenir.*

Composition et mise en page



N° édition : L.01ELIN000300.N001
Dépôt légal : octobre 2013